

LES HOMMES ET LA MORT

Rituels funéraires à travers le monde



RAPPORTS ENTRE LES MORTS ET LES VIVANTS DANS LA COSMOVISION MOCHICA

Anne Marie Hocquenghem

LES PRATIQUES FUNERAIRES MOCHICAS: LES DONNEES DE L'ARCHEOLOGIE

Les campagnes de fouilles menées par Uhle (1913) et Kroeber (1925) à Moche, par Doering (1966) dans la vallée de Jequetepeque et plus particulièrement à Pacatnamu, par Strong et Evans (1952) dans la vallée de Viru, par Donnan (1973) dans la vallée du Santa et par Moseley et Mackey (1973) dans la vallée de Moche ont permis d'obtenir quelques informations sur les pratiques funéraires des Mochicas, qui habitaient sur la côte nord du Pérou entre - 200 et 700 de notre ère.

Les cimetières, d'une dizaine à une centaine de tombes, se trouvent sur les versants des vallées oasis, à la limite entre les terres irriguées et cultivées et le désert, ou près des centres cérémoniels.

Les fosses, signalées par des poteaux de grosse canne ou de bois d'*algarrobo*, sont profondes de cinquante centimètres à un mètre cinquante. Les mieux aménagées ont des parois d'*adobes*, briques de terre séchée, avec des niches prévues pour recevoir des offrandes. Les fosses sont recouvertes d'une construction en bois d'*algarrobo* et en terre séchée.

Les tombes sont généralement individuelles mais il arrive que des femmes et leur enfant en bas âge, qu'un couple, ou que plusieurs adultes soient enterrés ensemble.

Les défunts sont déposés dans les fosses, protégés par leurs vêtements et, suivant les cas, par plusieurs couches de tissus, par des nattes, ou dans de véritables cercueils de canne.

Les corps vêtus et ornés sont étendus sur le dos. Les faces sont recouvertes d'une poudre rouge obtenue en écrasant finement des coquilles de spondyles. Quelquefois des masques protègent les visages, des pièces de métal sont placées dans les bouches.

Des animaux domestiques sont sacrifiés et des hommes, des femmes ou des enfants sont étranglés au moment de la mort ou de l'enterrement de certains dignitaires et les accompagnent dans leur tombe.

En ce qui concerne les coutumes une certaine égalité des sexes semble attestée, les femmes peuvent être aussi humblement ou aussi somptueusement enterrées que les hommes.

Il existe une grande différence de richesse entre les tombes, qui indique une stratification sociale. Dans les cimetières ordinaires les corps sont déposés à même la terre, avec très peu, voire aucun matériel funéraire. Dans les cimetières associés aux centres cérémoniels, en plus des vêtements, des ornements, des tissus déjà mentionnés, de nombreuses offrandes ont été placées: des ustensiles divers, des paniers à ouvrage, des armes, des instruments de musique, des boîtes contenant des cristaux, de la poudre de coquillage ou des coquillages entiers, spondyles, strombes, des colliers de perles en pierre ou en coquillage, en graines de nectandre, des feuilles de coca, des Calebasses pleines de nourriture, ou des copies en terre cuite de ce matériel. Dans certains cas, plus d'une vingtaine de poteries entourent un corps, des jattes à fond rond qui doivent être posées sur trois pierres, des jattes, des coupes, des vases de taille et de forme diverses.

Les objets retrouvés dans les tombes sont différents de ceux mis au jour au cours des fouilles de sites d'habitations. Le matériel destiné aux dignitaires dans l'au-delà n'est pas celui qui était utilisé quotidiennement par les agriculteurs mochicas.

Il nous a paru que les accessoires, déposés près des corps dans les riches tombes des centres cérémoniels, étaient ceux des chamans

et des chefs amérindiens (Hocquenghem 1977 a). Ces objets utilisés pendant les cérémonies rituelles par les membres de l'élite mochica devaient les accompagner dans l'autre monde. S'ils étaient utilisés pendant les rites, nous comprenons que quelques tessons de céramique cérémonielle se retrouvent en surface, que certains vases dans les tombes présentent des traces d'utilisation, des cassures, des ébréchures ou des restaurations avec du bitume. De même s'explique le fait que des pièces plus anciennes, des reliques, tranchent sur le reste d'un matériel funéraire.

Avant d'avoir été déposés près des défunts comme accessoires du culte, ces objets ont eu une fonction utilitaire. En tant que signes d'appartenance à une classe sociale dirigeante, ils ont eu une fonction symbolique. Une fois soustraits aux regards des vivants et offerts à ceux des morts, ils ont une fonction dans le cadre des rapports d'échanges entre les Mochicas et leurs ancêtres. Il faut remarquer qu'en revenant grâce aux archéologues, du monde invisible au monde visible, exposés sur les consoles des collectionneurs ou derrière les vitrines des musées, ces pièces ont à nouveau une fonction utilitaire dans le cadre de notre culte du passé. Elles ont aussi une fonction symbolique comme indices de savoir, de richesse, d'appartenance à une élite. Enfin, conservées pour les générations futures, elles ont une fonction dans le cadre de nos rapports d'échanges avec nos descendants.

La perception de ce matériel comme liant "ce qui a été" et "ce qui sera", le passé, le présent et l'avenir est encore renforcée si nous analysons l'ensemble iconographique qu'il présente. Nous avons été amené à interpréter les différentes scènes qui le décorent comme des représentations d'actes sacrés célébrés parallèlement par les ancêtres mythiques et par les Mochicas, en suivant un calendrier cérémoniel basé sur un calendrier des tâches agricoles, lui-même réglé par l'alternance dans les Andes d'une saison humide et d'une saison sèche. Ces actes pratiqués à l'occasion de la mort, de la naissance, de la puberté, du mariage auraient le sens de rites d'initiation, de passage; effectués au moment des semailles, de la germination, de la maturation, de la récolte, ils auraient le sens de rites agraires de fertilité. Ces rites établiraient un rapport entre le cycle de la vie et de la mort des Mochicas et celui des plantes cultivées, entre l'ordre de la nature domestiquée et celui du groupe social. Ils garantiraient la prospérité, le futur des hommes et celui de leurs institutions (Hocquenghem 1977, 1978).

Avant d'entreprendre l'étude des représentations en relation avec les coutumes funéraires et l'au-delà, dans le but de tenter une

reconstitution des rôles qui pouvaient être attribués aux ancêtres dans la cosmogonie mochica, il peut être utile de considérer ce qui a survécu des conceptions préhispaniques sur la mort dans les communautés andines.

Il faudrait redire que, pour nous, les données de l'archéologue et de l'iconologue gagnent à être confrontées à celles de l'ethnohistorien et de l'ethnologue, que le présent amérindien peut en partie éclairer le passé mochica.

LES COUTUMES ET LES CROYANCES A PROPOS DES MORTS DANS LES ANDES: LES DONNÉES DE L'ETHNO-HISTOIRE ET DE L'ETHNOLOGIE

Les chroniqueurs du XVI^e siècle, comme Cieza de Leon (ed. 1962), Cobo (ed. 1890-1895), Molina (ed. 1947), Guaman Poma de Ayala (ed. 1936), les "extirpateurs d'idolâtries" du XVII^e siècle, en particulier Villagomez (ed. 1919), les ethno-historiens et parmi ceux-ci Rowe (1946, 1948), Duviols (1971), Murra (1975), les archéologues qui travaillent sur les cultures qui ont suivi celle des Mochicas dont Moseley et Mackey (1973), nous informent sur l'évolution des coutumes funéraires, sur les conceptions de l'au-delà et sur les rapports établis entre les Indiens et leurs ancêtres jusqu'au XVIII^e siècle.

Entre 700 et 1 000 de notre ère, la côte pacifique se trouve sous le contrôle des grands centres des hautes terres, Huari et Tiahuanaco. Les anciennes vallées mochicas font ensuite partie du territoire chimu dont le centre se trouve dans la vallée du rio Moche à Chan Chan. Vers 1470, elles sont conquises par les guerriers descendus, de la région du Cuzco. A l'arrivée des Espagnols, l'empire Inca s'étend sur toutes les Andes centrales et en 1532, quand Atahualpa tombe dans le guet-apens que lui a tendu Pizarre, les terres de la côte comme des hautes Andes passent sous la domination du roi d'Espagne.

Après la conquête, les Espagnols pillent les tombes des grands centres andins qui contiennent des objets en or et en argent; les chroniqueurs relatent leur étonnement devant la richesse du matériel funéraire et décrivent les curieuses pratiques des Indiens, le culte que ceux-ci rendent aux corps de leurs ancêtres.

Pour ce qui est des tombes, les Espagnols notent que sur la côte, très sèche, elles sont creusées dans le sol. Dans les hautes terres, humides, où les corps se conservent mieux à l'air, ce sont des constructions en pierre et en terre séchée allant de quelques centimètres à quelques mètres de haut, à base ronde ou carrée, à toit voûté, ou dans des abris qui les protègent de la pluie, des petites niches acco-

lées les unes aux autres. Les tombes ont leur ouverture scellée après que le corps y ait été déposé. Ces tombes ordinaires de paysans sont bien connues des archéologues.

Dans toute la région andine les défunts sont revêtus de leur costume et de leurs ornements et protégés par plusieurs tissus, par des nattes ou par des peaux; quelquefois sur ces différentes enveloppes un masque, ou une fausse tête en bois ou en métal, sont accrochés.

Sur la côte comme dans les hauteurs depuis l'époque Huari-Tiahuanaco les corps sont placés dans la position accroupie que prennent les Indiens pour s'asseoir et se reposer.

Les faces des défunts sont protégées par du coton: dans les bouches des pièces de métal sont introduites et les corps sont recouverts de poudre rouge provenant de coquillages.

Des animaux domestiques, des chiens, des perroquets accompagnent les morts dans l'autre monde.

Les objets déposés dans les tombes chimus et incas sont semblables à ceux qui entourent les corps dans les tombes mochicas. Si le style du matériel funéraire a évolué avec le temps, la plupart des scènes figurées par les artisans au début du premier millénaire le sont encore juste avant la conquête, bien qu'il faille noter que quelques thèmes iconographiques mochicas ne sont plus représentés alors que de nouveaux apparaissent aux époques suivantes.

En ce qui concerne les coutumes funéraires, les femmes sont, comme les hommes, préparées pour l'au-delà et rien n'indique sur les différentes couches qui le protègent le sexe ou l'âge du défunt.

Les différences de richesse dans les tombes correspondent à une stratification sociale marquée.

D'après les fouilles effectuées à Chan Chan, le grand centre du "royaume chimu", les "Grands Chimus" étaient enterrés dans les palais où ils avaient vécu entourés d'un important et riche matériel funéraire et de nombreuses femmes étranglées pour pouvoir les suivre dans l'autre monde. Les hautes murailles qui entourent encore ces "palais-tombeaux" n'ont pas pu les protéger des pilliers, les corps ont été dispersés, il ne reste que les empreintes du matériel funéraire.

D'après les récits des chroniqueurs il semble qu'au Cuzco, à la mort d'un Inca, ses descendants se chargeaient des rites funéraires et de deuil auxquels tout l'empire participait. Le défunt était préparé pour l'au-delà, ses entrailles étaient déposées dans un récipient, son corps était desséché. La momie richement vêtue, portant ses ornements et les insignes de son rang, était promenée en procession dans

les endroits fréquentés de son vivant par l'Inca. Des jeûnes rituels, des chants funèbres, des processions avaient lieu et certaines de ses femmes étaient enivrées puis étranglées pour l'accompagner dans l'autre monde. La momie était ensuite placée dans le "temple du soleil" sous la garde de ses descendants qui veillaient à ce qu'elle reçoive le culte qui lui était dû, à ce que les offrandes soient régulièrement renouvelées.

A l'occasion des grandes cérémonies du calendrier rituel inca, qui correspondait au calendrier des tâches agricoles, les momies des ancêtres étaient sorties sur la grande place du Cuzco et participaient aux actes rituels.

Le mois de novembre, le dernier mois de la saison sèche, était dédié aux défunts; les cérémonies célébrées en leur honneur portaient le nom d'Ayamarca, de Aya qui en Quechua a le sens de mort, corps, cadavre.

Sur la signification précise des rites funéraires, sur le sens du culte rendu aux ancêtres à l'époque inca, il y a peu de renseignements; l'Eglise a décimé la noblesse indigène, elle s'est efforcée avec succès à détruire les croyances de l'élite du Cuzco, dès le XVI^e siècle. Il semble, d'après le respect que les Incas vouaient aux momies de leurs parents et aïeux, d'après le culte qu'en tant que fils du soleil ils offraient à cet astre, que dans la cosmogonie andine, avant l'arrivée des Espagnols, les ancêtres, comme ce qui les personnifiait, avaient un pouvoir sur leurs descendants. Une longue chaîne devait lier les vivants, les morts, le soleil en tant qu'ancêtre mythique, et Viracocha le créateur, la source de la vie. Les momies des ancêtres étaient associées aux actes rituels, il est possible qu'en tant qu'intermédiaires entre l'origine et les hommes elles aient été rendues responsables de l'ordre établi, de la survie des Incas et de leurs institutions.

Les chroniqueurs du XVI^e siècle et les extirpateurs d'idolâtries du XVII^e siècle s'étonnent de l'importance que les Indiens attribuent au corps de leurs défunts; ils s'affrontent au refus des indigènes d'accepter les coutumes funéraires chrétiennes puis découvrent les survivances du culte des ancêtres et rapportent les coutumes et les croyances démoniaques qu'ils peuvent observer dans toutes les Andes.

Les Indiens reprennent les corps de leurs parents enterrés dans les cimetières chrétiens et vont les replacer dans des abris sous roche où ils leur portent des offrandes, vêtements, pièces de métal,alebasses pleines de nourriture, jarres d'alcool de maïs, feuilles de coca, vases en terre cuite, en bois, en métal, graines, coquilles de spondyles et de Strombes entières ou moulues. Ces coquilles, filles de l'océan, la *mamacocha*, la mère des eaux, sont

offertes aux morts mais aussi aux sources et aux lagunes qui servent de réservoir d'eau pour l'irrigation; elles sont aussi présentées aux puissantes entités qui du haut des montagnes régissent le sort des hommes.

Au mois de novembre les Indiens continuent à célébrer les rites de l'Ayamarca. A la fin de la saison sèche ils renouvellent leurs offrandes aux morts, les invitent à partager leur nourriture, leur alcool de maïs, leur coca et leur dédient des chants accompagnés par le tambour, la flûte et les sonnailles. Ces cérémonies sont qualifiées de sabbat, de réunions de sorcières par les Espagnols.

Bien que les ecclésiastiques les poursuivent et les condamnent à de lourdes peines, les Indiens sentent leur sort lié à celui de leurs ancêtres et continuent à pratiquer leur culte.

Les rapports des ethnologues, en particulier de Mejia Xesspe (1923), Métraux (1965, 1967), Zuidema et Quispe (1967), Casaverde (1970), Nunez del Prado Victor (1970) Flores Ochoa (1971) Nunez del Prado Daisy (1972), Hartmann (1973, 1974), Platt (1976), les informations que le Dr Jurgen Golte a bien voulu nous communiquer et nos observations personnelles en 1957 et 1972 permettent de se faire une idée sur les pratiques funéraires, sur les croyances à propos des défunts et sur les relations qui unissent, dans les Andes, le monde des morts et celui des vivants.

Les Indiens enterrent leurs morts dans les cimetières, avec ou sans cercueil, suivant leurs possibilités financières, quand ils peuvent se le permettre ils revêtent les corps de leurs plus beaux costumes et d'une paire de souliers, ils déposent en offrande des pièces de monnaie, de la nourriture, de l'alcool et de la coca. Sur les hauts plateaux dans la région du lac Titicaca, il arrive encore qu'un chien, qu'un lama soient sacrifiés et que les objets ayant appartenu au défunt soient cassés ou brûlés pour lui servir dans l'autre monde. Dans les tombes des enfants une émouvante coutume consiste à placer des boutons de fleurs de *kantu* en guise de vases pour remonter l'eau et arroser les jardins de l'autre monde.

Pour les Indiens la cause de la mort est la séparation de l'âme et du corps. Le corps reste dans la tombe mais l'âme entreprend le voyage de retour à son origine. Ce voyage est long, semé d'embûches. Dans la région du lac Titicaca les Indiens disent que l'âme part vers la côte; dans toutes les Andes il est dit qu'elle doit traverser l'eau ou l'océan. Pour passer l'eau, l'âme a besoin de l'aide d'un chien noir ou tacheté que le défunt a dû prendre soin d'élever de son vivant. L'âme subit ensuite un "jugement"; des souris, des rats, des oiseaux qui se sont nourris des restes de ses récoltes

viennent témoigner de sa générosité; des croix posées sur le toit de sa maison apportent la preuve de sa bonne conduite. Si l'âme est jugée digne, elle peut retourner dans sa *pacarina*, son lieu d'origine, et fermer le cycle de la vie. La *pacarina* est le plus souvent une grotte, une faille ou un abri sous roche proche du sommet de la haute montagne qui domine le village. Quand les Indiens sont plus acculturés, ils disent que l'âme retourne au Paradis, au Ciel. Dans la *pacarina*, à l'intérieur de la montagne, "vivent" les ancêtres mythiques, les *achachillas* dans la région du lac Titicaca, les *apus* et *aukis* dans celle du Cuzco, les *wamanis* près d'Ayacucho. Ces entités sont dites être anthropomorphes, zoomorphes ou en forme de croix. Elles sont entourées d'animaux sauvages qui les servent comme les animaux domestiques servent les hommes. Plus christianisés les Indiens parlent d'aller rejoindre les *santos*, les saints qui remplacent effectivement dans leurs cérémonies les ancêtres mythiques; Santiago est "le seigneur des éclairs", la Vierge, la *pachamama* "la terre-mère"; Dieu le père le Tayta Dios comme le Christ sont encore invoqués en tant que Inti Huayna Capac "Soleil-jeune-chef".

A l'intérieur de la montagne, l'âme "vit" avec ses ancêtres, elle cultive sans mal une terre fertile bien irriguée qui produit une récolte abondante.

Si l'âme est jugée mauvaise, elle est condamnée à retourner dans son village expier ses fautes, réparer les torts qu'elle a causés; elle se manifeste aux vivants qui ont généralement pitié d'elle et qui, comme elle a faim, lui offrent de la nourriture. Les âmes des "condamnés" après avoir purgé leurs peines retournent aussi à leurs *pacarinas* rejoindre leurs ancêtres, mais le chemin est difficile, il faut revenir sur ses pas et sur ceux des prédécesseurs, en passant par les villages occupés à l'époque de la colonie et les ruines des sites pré-hispaniques, en traversant les régions de pierres qui blessent les pieds, où il est utile d'avoir ses chaussures, les régions de neiges, où il est appréciable d'avoir son costume.

Les Indiens croient en un retour des *difuntos*, des défunts, la nuit du 1er au 2 novembre. Ceux-ci viennent manger le repas préparé à leur intention par leurs descendants qui, toute la nuit, font des prières et des libations d'alcool, offrent de la coca pour apaiser les ancêtres. Cette coutume d'établir un contact entre le monde des morts et celui des vivants au début du mois de novembre est bien d'origine amérindienne même si elle paraît correspondre à la fête chrétienne de la Toussaint, à la visite rituelle au cimetière, à l'offrande de fleurs, de cierges et de messes que nous connaissons. Aries (1975) a montré que le culte

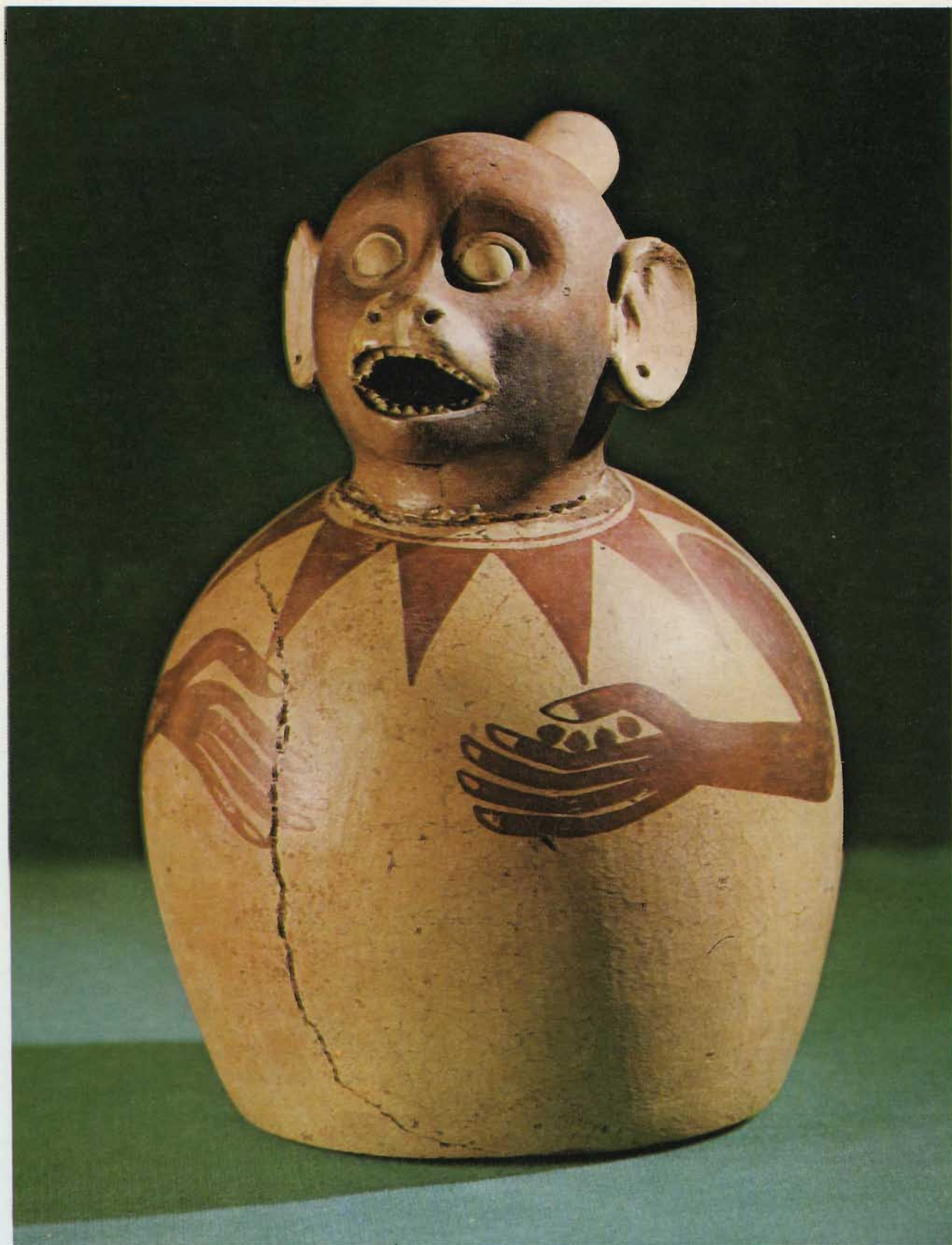


Fig. 1. — Singe mangeant un épi de maïs. M.H. 83.30.218 (cl. Musée de l'Homme, J. Oster).

des morts en Occident n'est pas très ancien, qu'il émerge seulement au XVIIIe siècle et ne prend de l'importance qu'au XIXe siècle, or nous avons vu que la fête des morts était célébrée par les Incas. En novembre, le dernier mois de la saison sèche, les Indiens demandent à leurs ancêtres en échange de leur bons traitements de les aider à éviter la famine, de leur accorder l'eau qui permet de faire une récolte abondante.

Dans les Andes les défunts, *nuestros padres*, les aïeuls, *los antiguos*, les lointains ancêtres qui vivaient avant l'arrivée des Espagnols *los machus*, comme les ancêtres mythiques, *achachillas*, *apus*, *aukis*, *wamanis* sont en relation avec les agriculteurs vivants, ce sont eux qui ont su aménager et conserver les terres fertiles des communautés, les terrasses et les canaux d'irrigation, ce sont eux qui "vivent" dans les *pacarinas* près des sources et des lagunes d'où provient l'eau qui sert à irriguer. Il n'est pas bon de profaner les tombes, de déranger les momies, les ossements, de retirer les objets appartenant aux morts: ceux-ci, mécontents, risquent de se retirer en emportant ce qui est leur propriété: les produits agricoles et les récoltes seront mauvaises, les troupeaux dépériront. Pour les Indiens les âmes des ancêtres peuvent être propices ou maléfiques en réponse aux traitements qu'elles reçoivent de la part de leurs descendants. Le système complexe d'obligations réciproques qui lie les membres des communautés andines s'étend en fait, au-delà de la mort, entre les vivants et les défunts. Si les hommes respectent les traditions, honorent les ancêtres, ceux-ci en échange les aideront à survivre; si les hommes oublient les coutumes, ne respectent plus leurs prédécesseurs, ceux-ci se vengeront, provoqueront des sécheresses, ruineront les récoltes, propageront des épidémies, déclancheront les catastrophes. Les ancêtres sont puissants en tant qu'intermédiaires entre les hommes et l'origine de la vie.

Malgré les peines très sévères infligées aux Indiens par les représentants de l'Eglise quand ils surprennent les "idolâtries", celles-ci persistent. Les Indiens s'obstinent à vénérer leurs ancêtres, à leur faire des offrandes pour obtenir en échange la possibilité de survivre. Les anciennes coutumes survivent et pas seulement en milieu traditionnel; en 1972 au Cuzco des amis d'origine paysanne, mais ayant fait des études, conservaient pieusement sur un petit autel familial le crâne d'une grand-mère qui est dit protéger la maison contre les voleurs, veiller à ce que la famille se porte bien: "Comme elle se sent bien avec nous, nous allons bien". Ce crâne est entouré d'offrandes de bougies et de fleurs. Des amulettes en forme de crânes sont vendues sur les marchés de Lima; ceux qui les portent pensent

qu'ils auront de la "chance" Isbell (1976) a publié des dessins d'enfants scolarisés de la région d'Ayacucho qui représentent les *wamanis*, sous la forme de condors, de croix placées sur les sommets; à l'intérieur des montagnes, ou dans les sources, ces ancêtres mythiques vivent avec leurs troupeaux et les morts. Certains dessins indiquent clairement la relation entre les ancêtres et l'eau qui remplit les canaux d'irrigation, ils montrent aussi les offrandes faites aux ancêtres sur les sommets. En 1977 le Dr Valiente a réuni une collection de dessins d'enfants des écoles de la région de Puquio où figurent toujours les offrandes faites aux montagnes à l'occasion de la fête de l'eau: petits gâteaux secs, bonbons, alcool, fleurs (fig. 3).

Les ancêtres sont liés à l'agriculture parce qu'ils ont aménagé les terrasses et les canaux d'irrigation, parce qu'ils sont chargés d'envoyer l'eau qui remplit périodiquement les canaux d'irrigation; ils sont aussi associés à la lune, l'astre qui règle le calendrier des tâches agricoles, qui détermine celui des tâches rituelles. C'est donc la lune qui est l'astre des défunts; ceux-ci se manifestent plus particulièrement quand elle est pleine.

Si pour les Indiens les morts sont responsables des récoltes et doivent aider à obtenir l'eau, si les âmes s'acheminent vers la "mère des eaux" qu'il faut traverser avant de pouvoir rejoindre "l'origine", c'est que le chemin de la vie et de la mort est à l'image du chemin de l'eau qui descend des sources et des lagunes dans les canaux d'irrigation de la vallée, et va se perdre dans l'océan pour rejailir à la prochaine saison humide, à l'image aussi du chemin des astres qui se lèvent sur les Andes, éclairent les vallées et se couchent sur le Pacifique avant de renaître sur les sommets. Les rituels andins tiennent compte de deux directions, l'est, le levant, le haut, et l'ouest, le couchant, le bas.

L'océan, en tant que région à traverser après la mort, zone intermédiaire entre les hommes et l'origine, est vénéré et craint par les Indiens. Des offrandes de nourriture, d'alcool, de coca lui sont faites, des prières lui sont adressées. Les Indiens en le voyant lui demandent de leur permettre de rentrer chez eux, de leur accorder une longue vie, de ne pas les prendre, et ce sont les mêmes invocations qu'ils font à l'eau des fleuves. C'est près de l'eau que les femmes vont encore dans certaines régions mettre leurs enfants au monde et c'est au courant qu'elles confient leur sang et leur placenta. Il est encore dit que les noyés ont un sort spécial dans l'au-delà.

A l'arrivée des Espagnols les grands centres cérémoniels de la côte centrale, dont les murs sont ornés de fresques et de frises qui représentent les mêmes motifs que le matériel fu-



Fig. 2. — Crâne d'une aïeule sur l'autel familial. Cuzco, 1972 (cl. Anne Marie Hocquenghem).

néraire, abritaient des oracles fameux respectés par les Incas qui les consultaient comme ils consultaient leurs ancêtres, il est probable que ces centres de la côte avaient une relation avec leur culte.

Les Incas agriculteurs des hautes terres, comme les Chimus agriculteurs de la côte, offraient à l'océan de la farine et de l'alcool de maïs, de la coca, ils le craignaient et le respectaient. Les Incas confiaient à l'eau des fleuves, pour qu'elle les emmène à l'océan puis au créateur, les cendres des sacrifices et noyaient les enfants qui étaient destinés à l'être suprême: ils devaient considérer le Pacifique comme la région intermédiaire entre les hom-

mes et la source de vie, la région à traverser sur le chemin du retour à l'origine.

Les Incas priaient leur créateur qui était dit se trouver aux confins du monde. Son nom Viracocha, celui de l'océan la mère des eaux Mamacocha, de même que ceux des lagunes qui alimentent le système d'irrigation ont en commun le mot *cocha* qui doit être en rapport, pour les agriculteurs andins avec l'eau qui, disent-ils, est le sang des ancêtres mythiques qui s'écoule de la montagne et permet aux hommes de vivre.

Les Chimus, il faut le remarquer, appelaient l'océan Ni et donnaient le même nom à Vénus. Cette étoile du couchant, de l'océan,

huamani

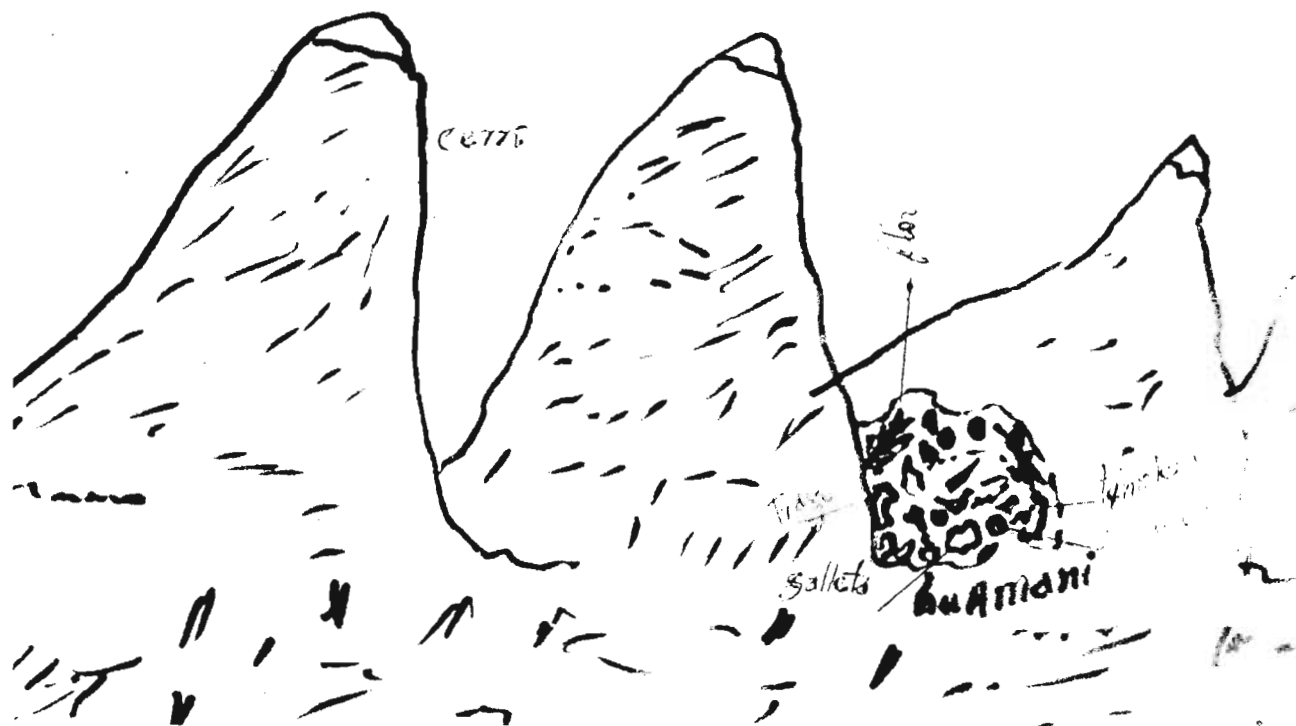


Fig. 3 - Dessin d'enfant recueilli par Teresa Valiante à Puquio, Pérou, en 1977 (cl. Anne Marie Hocquenghem).

celle aussi du levant de la montagne devait être associée au cycle de l'eau et à celui de la mort et de la renaissance.

Les Indiens associent toujours, comme le faisaient les Incas, Vénus, les jumeaux, l'eau, l'éclair, les "arcs", les serpents bicéphales qui jaillissent des lagunes et traversent le ciel d'est en ouest au moment des deux solstices qui marquent le début et la fin de la saison humide.

Il reste encore à étudier en détail les parallèles qui semblent s'établir, dans la cosmovision andine, entre les hommes, les ancêtres et les phénomènes naturels.

INTERPRETATION DES ROLES ATTRIBUES AUX ANCETRES DANS LA COSMOVISION MOCHICA: LES DONNEES DE L'ICONOLOGIE

La pratique de la nature et surtout de l'agriculture doit avoir une influence sur les systèmes de représentations symboliques et ceux-ci doivent s'inscrire dans le paysage, tenir compte de l'environnement, du cycle des saisons. Les Incas n'étaient sans doute que les

héritiers de mythes et de rites élaborés, bien avant eux, dans les Andes. En dépit des poursuites de l'Eglise, des bribes de l'ancienne cosmovision andine ont été transmises; ces lambeaux nous permettent de reconstituer en partie les rôles attribués par les Mochicas à leurs ancêtres, de retrouver le sens de leurs offrandes funéraires et la signification de leur iconographie, leur vision du fonctionnement du monde ne devait pas être très éloignée de celle des Incas, ou des Indiens.

Une fois perçus les liens qui unissent les vivants et les morts dans la cosmovision andine, l'interprétation du matériel funéraire mochica comme liant le temps, le passé, le présent et l'avenir se confirme et nous suivons la logique qui a pu conduire à déposer, dans les tombes autour des importants centres cérémoniels qui se trouvent près de l'océan, des offrandes de nourriture, d'alcool, de coca, de coquilles de strombes et de spondyles, symboles de l'eau et de l'éternel renouveau, des graines qui protègent contre les aspects néfastes de la mort, des jarres pour recueillir de l'eau, des objets et des images en relation avec les rites qui tendaient à assurer la continuité de l'ordre établi à l'origine. Pour les

Mochicas comme pour les Incas et les Indiens, les ancêtres devaient être associés aux cérémonies qu'ils avaient célébrées de leur vivant, et dans l'autre monde ils devaient être chargés d'intervenir entre les hommes et les créateurs.

En tenant compte de ce que nous avons appris sur les coutumes funéraires, sur les conceptions de l'au-delà dans les Andes il est plus facile d'interpréter les images de l'iconographie mochica qui traitent de ces sujets. Nous retrouvons des scènes de préparation du corps, un chaman muni de ses accessoires rituels se penche sur un personnage étendu entouré de graines de nectandre, d'une coquille de strombe, de vêtements, au-dessous se trouvent des jarres avec des feuilles de coca, un lama qui va être sacrifié (Tello 1938 fig 70, Donnan 1976 fig 80 et Hocquenghem 1977, a,d). Les scènes d'enterrement montrent comment le cercueil, avec son masque funéraire, est descendu à l'aide de deux cordes dans la fosse où sont placées les Calebasses de nourriture et les coquilles de strombes. Des lamas et des chiens sont prêts à être

sacrifiés et un corps d'homme, ou de femme suivant les cas, gît abandonné aux vautours, son âme va sans doute suivre celle du défunt dans l'au-delà (Donnan 1976*). Les personnages couronnés de plumes; les animaux sauvages anthropomorphes, et dans d'autres scènes les squelettes qui assistent à la descente du cercueil sont sans doute les ancêtres qui "vivent" dans la *pacarina* et cultivent la terre fertile et irriguée de l'origine (Tello 1938 fig. 87, Willey 1971 fig 3-55). Nous ne pouvons pas affirmer que ces ancêtres sont les juges de l'âme, mais les représentations de rats, de souris quelquefois accouplées, de perroquets et de singes qui rongent, picorent et mangent des épis de maïs, des piments, des cacahuètes, et que nous hésitions en 1977 à placer dans les rites funéraires ou dans les rites agraires, sont sans doute les animaux qui viennent témoigner de la générosité de l'âme. Les scènes en relation avec la traversée du Pacifique sont nombreuses, les ancêtres sont figurés sur des bateaux de roseaux semblables aux actuels *caballitos de mar* les petits "chevaux de mer"

*figs2 et 65



Fig. 4. — Un «caballito de mar». Pérou, côte nord, 1972 (cl. Anne Marie Hocquenghem).

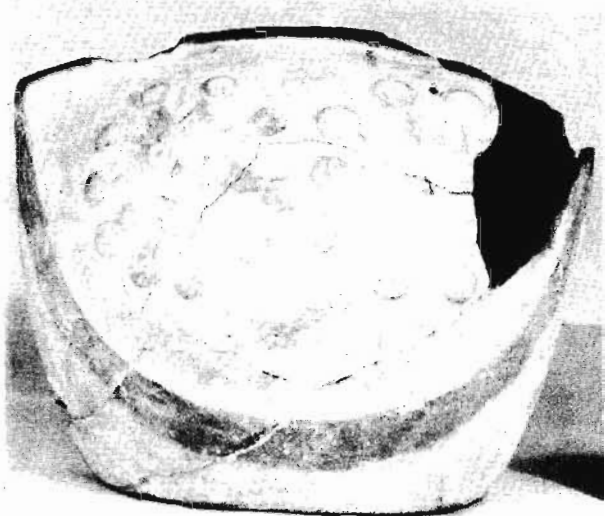
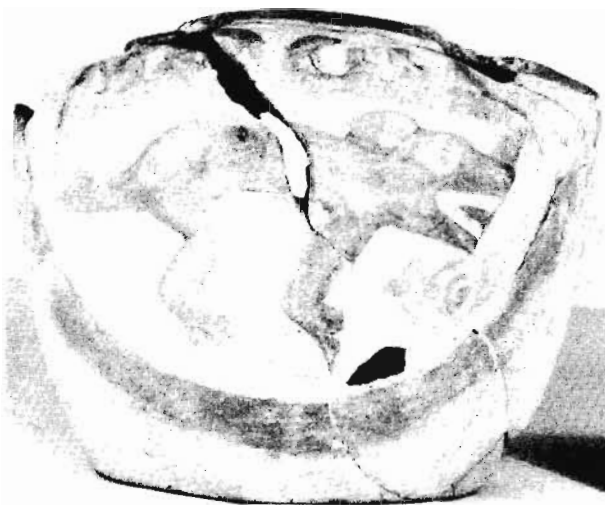


Fig. 5. — Animal mythique sur un croissant de lune. Sur l'autre face, deux étoiles et le croissant de lune. Berlin, Museum für Völkerkunde, VA 18392 (cl. Anne Marie Hocquenghem).

des pêcheurs de la côte nord. Les bateaux sont entourés des poissons et des oiseaux du Pacifique (Kutscher 1950, fig. 69 et Benson 1972 figs 4,3,4, Donnan 1976 fig. 76). Il arrive que le bateau soit remplacé par la barque lunaire (Kutscher 1950, fig. 72), la lune associée aux ancêtres mythiques les transportent peut-être sur les sommets des Andes. Le croissant lunaire transporte aussi un animal mythique qui tient du chien, du jaguar et du renard et doit correspondre, dans le monde mythique, au chien passeur d'âmes. Ce même croissant est représenté avec deux étoiles jumelles qui éclairent le ciel dans les scènes de danses macabres. Ces deux étoiles ne doivent pas être sans relations avec les deux formes de Vénus étoile du couchant et du levant. Il faut encore poursuivre l'analyse des représentations mochicas, étudier le jeu des associations qui renvoient d'une scène à l'autre, d'un niveau de signification au suivant, et il sera peut-être possible de montrer que les deux ancêtres mythiques qui se ressemblent comme des frères jumeaux, mais dont l'un est associé à l'océan et l'autre à la montagne, sont des personnifications de Vénus sous sa forme en relation avec la mort et celle en relation avec la vie. Ces deux ancêtres portent une ceinture de serpent à deux têtes et nous avons vu que ceux-ci, pour les Incas et les Indiens, étaient en connexion avec les sources et les lagunes, l'eau, ainsi qu'avec le tonnerre et l'éclair considérés comme les pères des jumeaux et des "arcs" (Kutscher 1954 fig. 60 B et Benson 1972 figs 2-19).

Les représentations de défunts, les squelettes qui ont conservé leur sexe et quelquefois leurs vêtements, leurs ornements et les insignes de leur rang et rencontrent les vivants ou participent à des danses macabres au son des

tambours, des flûtes, des sonnailles sont en relation avec les rites de la fin de la saison sèche (Hocquenghem 1978, à paraître).

La transformation des morts en ancêtres mythiques est indiquée sur quelques vases qui représentent des crânes avec une bouche à crocs de félin, attribut des ancêtres mythiques, cette bouche est aussi visible sur les masques posés sur les cercueils. En Amazonie de nos jours, les âmes des fortes natures, des chamans, des chefs se transforment en jaguars.

Le rapport entre les ancêtres mythiques, les défunts et l'agriculture est clairement indiqué sur les vases qui représentent des plantes cultivées avec des crânes de morts et des têtes d'ancêtres à crocs de félins (Hocquenghem 1977, pl. 15).

Les trois mondes figurés dans l'iconographie mochica, celui des vivants, celui des défunts, celui des ancêtres mythiques sont les trois régions que les Mochicas traversaient en parcourant leur cycle de la vie et de la mort.

BIBLIOGRAPHIE

- Aries (Ph.). — *Essai sur l'histoire de la mort en occident du Moyen Age à nos jours*. — Paris, Le Seuil, 1975, 237 p.
- Benson (E.). — *The Mochica. A culture of Peru*. — Washington, Praeger Publishers, 1972, 164 p., ill., bibliogr.
- Casaverde de Rojas (J.). — *El Mundo sobrenatural en una comunidad. Allpanchis Phuturinga*, 2, Cuzco, 1970, pp. 121-243.
- Cieza de Leon (P.). — *La cronica del Peru*. — Madrid, Coll. Austral, 1962, 294 p.
- Cobo (B.). — *Historia del Nuevo Mundo*. — Séville, E. Rasco, 1890-1895, 4 vil. 1591 p. (notes et ill. de D. Marcos Jimenez de la Espada).
- Doering (H.U.). — *On the royal highways of the Inca* — Londres, Thames and Hudson, 1967, 311 p., ill. bibliogr.
- Donnan (Ch. B.). — *Moche occupation of the Santa Valley. Peru*. — Berkeley-Los Angeles-Londres, Univ. of California Press, 1973, 144 p. cartes, pl., ill., bibliogr.
- Donnan (Ch. B.). — *Moche Art and Iconography*. — Los Angeles, Univ. of California Press, 1976, 146 p., cartes, pl., ill., bibliogr.

- Nunez del Prado Bejar (D.).— La reciprocidad como ethos de la cultura quechua *Allpanchis Phuturinga*, 4, Cuzco, 1972, pp. 148-153.
- Nunez del Prado Bejar (J. V.).— El mundo sobrenatural de los Quechuas del sur del Peru a traves de la comunidad de Qotobamba. *Allpanchis Phuturinga*, 2 Cuzco, 1970, pp. 57-119.
- Platt (T.).— El yanantin entre los pobladores del norte de Potosi. *Cipca*, La Paz, 1976.
- Rowe (J. H.).— Inca culture at the time of the spanish conquest. *Handbook of South American Indians*, 2, Washington, 1946, pp. 183-330, cartes, ill., bibliogr.
- Rowe (J. H.).— The Kingdom of Chimor. *Acta Americana*, Ann Harbor, 1948, vol. 6, no 1-2, pp. 27-59.
- Strong (W. D.) et Clifford (E.).— *Cultural stratigraphy in the Viru Valley, Northern Peru: The formative and florescent epochs*. vol. 4. New York, Columbia Studies in Archaeology and Ethnology, 1952, 373 p., cartes, pl., ill., bibliogr.
- Tello (J. C.).— Arte Antiguo Peruano, Album Muchick. *Inca*, Lima, 1938, 280 p. ill.
- Villagomes (P. de). — *Exortacion e instruccion acerca de las idolatrias del Arzobispado de Lima*. — Lima, Imprenta y Libreria Sanmarti y Ca., 1919, 298 p.
- Zuidema (R.) et Quispe (U.).— Un viaje a dios en la comunidad de Warkaya contado por Francisca Chaqui. *Wamani*, Año 2, Ayacucho, 1967, pp. 109-116.
- Duviols (P.).— *La lutte contre les religions autochtones dans le Pérou. "L'extirpation de l'idolâtrie" entre 1532 et 1660*. — Lima, Inst. franç. Et. andines, 1971.
- Flores Ochoa (J.). — La wak'a awicha anselma. *Allpanchis Phuturinga*, 3, Cuzco, 1971, pp. 68-78.
- Guaman Poma de Ayala (F.). — *Nueva Cronica y Buen Gobierno (codex péruvien illustré)* Paris, Institut d'Ethnologie, 1936, XXVIII-1179 p.
- Hartmann (R.).— Commemoracion de los muertos en la sierra equatoriana. *Indiana*, 1, Berlin, 1973, pp. 179-197.
- Hocquenghem (A. M.).— Les textiles et le vêtement dans la culture mochica. Pérou. Paris, Institut d'Ethnologie, microfiche no 740110, 263 p., cartes, pl., ill.
- Hocquenghem (A. M.). — Les représentations de chamans dans l'iconographie mochica. *Nawpa Pacha*, 15, Berkeley, 1977, pp.123-130, pl., ill., bibliogr.
- Hocquenghem (A. M.). — Quelques projections sur l'iconographie des Mochicas, une image de leur monde d'après leurs images du monde. *Baessler-Archiv*, 25, Berlin, 1977, pp. 163-191, ill., bibliogr.
- Hocquenghem (A. M.). — Les "érotiques" et l'iconographie mochica. *Objets et Mondes*, 17, 1, Printemps 1977, Paris, pp. 7-14, ill., bibliogr.
- Hocquenghem (A. M.).— Les combats mochicas: essai d'interprétation d'un matériel archéologique à l'aide de l'iconographie. *Baessler-Archiv*. 26, Berlin, 1978.
- Hocquenghem (A. M.).— Les cerfs et les morts dans l'iconographie mochica, à paraître dans *Festschrift für Pr Dr Kutscher*, Berlin.
- Isbell (B. J.).— La otra mitad esencial "Un estudio de complementaridad sexual andina". *Estudios Andinos*, 12, Año 5 vol. V no 1, Univ. of Pittsburgh, 1976, pp. 37-56.
- Kauffmann Doig (F.).— *Arcuelogia Peruana: vision integral*. — Lima, Ediciones Peisa, 1971, 636 p., pl., ill., bibliogr.
- Kroeber (A. L.). — *The Uhle pottery collection from Moche*. University of California Publications in American Archaeology and Ethnology, Berkeley, 1925, vol. 21, no 5.
- Kutscher (G.).— *Chimu. Eine altindianische Hochkultur*. — Berlin, Gebr. Mann, 1950, 111 p. pl., ill., bibliogr.
- Kutscher (G.).— *Nord peruanische Keramik*. — Berlin, Gebr. Mann, 1954, 160 p. pl., bibliogr.
- Mejia Xesspe (T.).— Costumbres indigenas. *Inca*, 1, Lima, 1923, pp. 884-903.
- Métraux (A.).— *Les Incas*. — Paris, Le Seuil, 1965, 192 p. (coll. Le temps qui court).
- Métraux (A.).— *Religions et magies indiennes d'Amérique du Sud*. — Paris, Gallimard, 1967, édition posthume établie par Simone Dreyfus, 290 p.
- Molina (C. de). (*dit el Cuzqueño*) — *Ritos y fabulas de los Incas*. — Buenos Aires, Edition futuro, 1947, 237 p.
- Moseley (M) et Mackey (C.).— Chan Chan, Peru's ancient city of kings. *National Geographic*, vol. 143, no 3, Washington, 1973, pp. 318-345.
- Murra (J. V.).— *Formaciones economicas y politicas del mundo andino*. — Lima, Instituto de Estudios peruanos, 1975, 339 p., bibliogr.